

AUTOUR DE L'OPUS DEI

Vittorio MESSORI. *Opus Dei. L'enquête*. Collection Documents. — 277 p., 110 F. — Claire Vigne Editrice, Montesson, 1995.

L'Opus Dei est au centre du débat qui oppose deux interprétations divergentes du Concile Vatican II, « continuité » ou « rupture ». Il n'est pas surprenant que ceux qui majorent la rupture aient « diabolisé » « cette vaste, puissante, vénérable et sainte mafia, une armée de l'ombre aux échelons strictement hiérarchisés » qui « manipule les consciences et interdit toute expression critique » pour reprendre une partie des considérants développés dans la revue *Golias* « Le monde secret de l'Opus Dei » (n° 30, été 1992). Le journaliste italien Vittorio Messori, converti au catholicisme à l'époque de mai 1968, après avoir publié le livre-interview du Pape Jean-Paul II, *Entrez dans l'espérance*, a mené de son côté son enquête et nous en livre les résultats en 16 chapitres dont le premier porte précisément sur « La légende noire ».

Assurément, dans ce livre, un certain nombre d'aperçus ne manquent pas d'intérêt tant en ce qui concerne l'information proprement dite que les remarques générales sur des aspects de la controverse. L'auteur entend récuser un certain nombre d'accusations portées parfois par des observateurs de poids. Ainsi du P. Hans Urs von Balthasar qui, en 1963 faisait de l'Opus Dei « une concentration intégriste du pouvoir au sein de l'Église » et qui jugeait insuffisante la spiritualité de *Camino*. Mais le même auteur a reconnu plus tard qu'il connaissait mal l'œuvre et dans l'article posthume qu'il a consacré, dans *Diakonia* (juillet 1988), à « L'intégrisme aujourd'hui », il ne dit rien sur l'Opus Dei.

Selon V. Messori, il faudrait chercher dans les mouvements anti-sectes américains, une stratégie précise dont la vraie cible est le sommet du Vatican lui-même. Il prend appui pour cela sur les analyses de Massimo Introvigne pour qui « ce qui dérange et souvent scandalise dans l'Opus Dei, c'est le processus de conversion que beaucoup y vivent, en prenant la perspective évangélique trop au sérieux ». Ce radicalisme dérange ceux qui « parfois au sein de l'Église elle-même, voudraient le réduire à une éthique, à une éducation civique ou à un engagement socio-politique acceptables par tous ». Retrouve-t-on le clivage qui s'est parfois

exacerbé entre « horizontalisme » et « verticalisme » ? En fait, l'Opus Dei, née en 1928 se situe dans un autre contexte. Les collaborateurs de *Golias* sont divisés à ce sujet. Si l'un d'eux affirme que l'œuvre n'a « aucune théologie originale » et que « l'on s'égare dans l'Opus Dei quand on croit avec candeur que Dieu a inauguré, avec cette œuvre, une nouvelle page de l'histoire de l'Église », un autre concède qu'il « faut reconnaître que l'Opus Dei a accentué le thème de l'apostolat des laïcs », par une stratégie du haut (gagner les chaires d'universités) vers le bas, et que « ce n'est pas le but lui-même, en fait, qui suscite de l'irritation... ce but est admis par beaucoup de chrétiens, ce sont les méthodes ».

La naissance du projet

Messori, à l'aise dans l'enquête orale menée auprès des membres, l'est beaucoup moins dès lors qu'il faudrait dire le « pourquoi » de la naissance de ce mouvement dans l'Espagne de la fin des années Vingt. Bien entendu, il dresse le portrait du fondateur, de la naissance de sa vocation sacerdotale après qu'à Logroño, il eut aperçu la trace, dans la neige, des pieds d'un Carme déchaux, jusqu'aux engagements madrilènes à partir d'une autorité naturelle qui avait fait distinguer, dès l'âge de 20 ans, le jeune séminariste de Saragosse. « Nous ne sommes pas une organisation née de circonstances particulières » disent des membres de l'œuvre à notre enquêteur. Josémaría Escrivá de Balaguer « n'entendait répondre à aucun besoin de l'Église espagnole ». On a bien du mal à l'admettre si l'on considère que ce jeune et intelligent prêtre n'est pas enfermé dans un ministère paroissial ordinaire, mais qu'il est à Madrid ; qu'il donne des leçons à des étudiants pour payer ses études de droit civil. Comment aurait-il alors ignoré dans quel état spirituel se trouvait la majorité de l'intelligentsia espagnole, et quelle était alors la part faite au laïc dans l'Église d'Espagne ?

S'il y a, chez lui, une forte intuition à mettre en valeur c'est bien, pensons-nous, celle-là, c'est-à-dire la perception du détachement des élites vis-à-vis du catholicisme et le rôle que pourraient jouer

les laïcs dans la mise en œuvre d'un projet de mobilisation, celui de Pie X dès 1905 avec l'encyclique *Il fermo proposito*. Ce projet a rencontré, outre Pyrénées, un profond écho (A.C.J.F., Ligue féminine, F.N.C. du général de Castelnau avec le succès que remportent les meetings de 1925-1926) alors qu'en Espagne les réalisations sont en tous points infiniment plus modestes. En 1908, le Jésuite Ayala a fondé l'Association des propagandistes destinée à former des laïcs pour un apostolat actif. Luc Terras (*Golias, op. cit.*, p. 85) présente comme étant aussi une seconde anticipation de l'Opus Dei, la *Institución libre de Enseñanza* ce qui paraît pour le moins contestable ! Dans les premières décennies du XX^e siècle, en Espagne, le catholicisme est en marge de la culture (1).

Alors que s'affirme une renaissance spirituelle en France, avec des vagues de convertis et un renouveau nettement perceptibles à l'École normale supérieure et dans les Grandes Écoles scientifiques, en Espagne, après la disparition de Menendez y Pelayo, la culture universitaire est dominée par des influences allemandes qui jouent en faveur d'un rationalisme établissant, dans le meilleur des cas, deux domaines distincts, celui de la culture intellectuelle, et celui de la religion. Parmi les grands représentants de la « Génération de 1898 », marquée par la défaite de Cuba devant les États-Unis et d'autres désastres, aucun n'apporte la moindre contribution à la pensée catholique, qu'il s'agisse de Angel Ganivet, un Andalou, de l'Aragonais Joachim Costa, du Basque Miguel de Unamuno (*L'agonie du christianisme*, 1926) ou du Madrilène José Ortega y Gasset, grand admirateur de la pensée germanique. Leur œuvre principale, c'est la *Institución libre de Enseñanza* qui, en raison de sa vitalité, se substitue à une université espagnole exsangue. Elle forme de nouveaux professeurs et donne un élan à de nouvelles institutions d'enseignement. Vis-à-vis de la religion, l'attitude est celle de la neutralité : dans les écoles qui en dépendent,

(1) Voir notre contribution à cette histoire dans « L'Église et les Universités de 1929 à 1960 », *Esprit et Vie*, 18 mai 1995, pp. 300-303.

La documentation concernant l'Espagne repose sur Carlos Cardo, *Histoire spirituelle des Espagnes*, Éd. des Portes de France, 1946 ; B. Benassar, *Histoire des Espagnols XVII^e-XX^e siècles*, A Colin, t. 2, 1985 ; D. Artigue, *L'Opus Dei en Espagne*, t. 1 (1928-1957), Ruedo Iberia, 1968 ; Dominique Le Tourneau, *L'Opus Dei*, P.U.F., *Que sais-je ?*, 1984 ; Mgr. P. Jobit, *L'Église et l'Espagne à l'heure du Concile*, Ipes, 1965 ; J. Cuenca Toribio, « El catolicismo español en la Restauración (1875-1931) », *Historia de la Iglesia en España*, Madrid, 1979, vol. 5, pp. 321-329 ; C. Seco Serrano, « Era católica España en 1930? », *Iglesia, Estado y Sociedad en España, 1930-1982*, Barcelona, 1984, pp. 25-37.

l'instruction religieuse est donnée aux enfants quand les parents le demandent. Mais ce respect était surtout extérieur. Or cette école fut la pépinière d'où sortirent des générations de professeurs anti-catholiques qui préparèrent l'établissement de la République en 1931.

Durant les dernières années du règne d'Alphonse XIII, il était très difficile à un jeune universitaire sans liens avec la Institución d'obtenir une chaire dans un lycée ou une université. Les meilleurs étudiants obtenaient des bourses pour l'étranger, surtout l'Allemagne, et, de retour, se portaient candidats à la première chaire vacante. C'est bien dans ce contexte qu'il faut situer les premières réalisations de l'Opus Dei. En 1933, Josemaria Escrivá avait déjà réuni un bon nombre d'étudiants, il ouvrit l'Académie DYA (« Dieu et audace » ou « Droit et architecture » ?) où la formation est à la fois spirituelle et professionnelle, donnée principalement à la fin de l'après-midi, au sortir des cours suivis ailleurs. A la rentrée suivante, fut ouverte la première résidence universitaire. Ainsi commençait à se préparer la relève d'une génération intellectuelle, avec des ingénieurs, des avocats, des médecins, des assistants de l'Université... Il n'y a là, dès lors que le contexte a été éclairé, rien qui doive surprendre. Cette « stratégie » de l'évangélisation « par le haut » (« Les hommes comme les poissons, il faut les prendre par la tête », *Camino*, 1978) n'était-elle pas aussi celle qu'avaient privilégiée les Jésuites faisant dès le XVII^e siècle de leurs collèges des foyers de rayonnement, non seulement intellectuel mais aussi apostolique avec les « congrégations » de jeunes gens ? Il est surprenant qu'aucun de nos auteurs, qu'il s'agisse de Messori, des collaborateurs de *Golias* ou de Le Tourneau, ne fassent la moindre tentative de comparaison dans cette direction ? Les Jésuites espagnols ne s'y étaient pas trompés, semble-t-il, qui virent dans les membres de l'Opus Dei des concurrents.

Le but poursuivi

Évangélisation de la culture, cette préoccupation essentielle va se poursuivre et s'amplifier avec le développement de l'œuvre, la formule des *colegios mayores*, l'ouverture de divers établissements, et principalement, à partir de 1952 de ce qui deviendra, en 1960, l'Université de Navarre à Pampelune (15 000 étudiants en 1993). Messori indique que la moitié seulement de ses professeurs appartiennent à l'Opus Dei, « les membres de l'œuvre sont plus nombreux dans les chaires des Universités d'État qu'ici ».

Ces succès, et c'est la différence avec les Jésuites des siècles passés, résultent de l'engagement massif des laïcs, non que les Jésuites l'aient ignoré,

l'exemple des congrégations témoignant de leur souci d'une pastorale spécialisée (jeunes gens, messieurs, artisans, dames, demoiselles, ouvrières, servantes), mais parce que les temps ont changé. L'appel aux laïcs ne s'imposait pas vraiment à une époque où l'influence des clercs était reçue. Il devient nécessaire quand celle-ci est récusée. On l'a bien vu en France quand l'anticléricalisme était tel que ce sont des laïcs qui ont occupé des « fronts pionniers » : c'est le congréganiste Ferdinand de Bertier qui, à Paris en 1820, est convaincu « que les prêtres ne peuvent être les apôtres les plus efficaces », ce sont les jeunes confrères de Saint-Vincent de Paul à Paris à partir de 1833 ; les Frères de Saint-Vincent de Paul, sans costume particulier, à partir de 1845 ;... les militants jocistes à partir de 1924-1926, époque où la formule des Instituts séculiers s'expérimente, elle aussi.

Quoi qu'il en soit, que des laïcs soient apôtres, tel n'est pas, en effet, le caractère original de l'Opus Dei bien que, dans l'Espagne du temps, la formule n'ait pas été bien répandue. Mais le laïc de l'Opus Dei n'est pas apôtre à la manière du confrère de Saint-Vincent de Paul qui « va » aux pauvres. Il pratique l'apostolat du « semblable sur le semblable ». Ici encore, toutefois, il est d'autres exemples et la formule de l'étudiant apôtre dans le milieu étudiant, le baron de Montenach, un Suisse, la préconisait à la fin du XIX^e siècle : ainsi, en parlant-il, à Besançon, en 1898, au Congrès de l'A.C.J.F., où il avait été invité. C'est, par ailleurs, la formule de la J.O.C., née en Belgique en 1924, mais... beaucoup plus tardivement en Espagne, il faut le souligner. Là où Escrivá de Balaguer est novateur, sans qu'il soit dépendant possible de lui attribuer une originalité absolue, c'est dans l'appel à la sainteté dans la vie ordinaire, sans quitter nécessairement sa famille et sans... insigne, alors que les jeunes militants de l'Action catholique spécialisée arboraient celui-ci avec fierté.

A l'Opus Dei, le travail ordinaire est le chemin de la sanctification. Dominique Le Tourneau met en valeur, à juste raison, la réhabilitation du travail qui caractérise la spiritualité de l'Opus Dei. Bien des théologiens avaient fait du travail soit l'expiation des fautes soit seulement le moyen d'une ascèse et non un bien en soi. Cette interprétation était courante au XIX^e siècle. Les si nombreux lecteurs de *L'Imitation de Jésus-Christ* étaient invités à la « fuite du monde ». Escrivá ne propose pas une spiritualité pour laïcs, comme l'ont fait saint François de Sales ou Alphonse de Liguori mais une spiritualité laïque, il ne s'agit pas « d'aller vers le monde » mais d'être des contemplatifs « au milieu du monde » et, comme dans la spiritualité ignatienne, de tendre à être le meilleur au point de vue profes-

sionnel. Ce qui implique, au demeurant, une ascèse personnelle rigoureuse, mais cachée aux regards extérieurs.

Il n'est, dès lors, pas surprenant que des témoignages laudatifs soient venus d'artisans du Concile Vatican II. A la mort de Mgr Escrivá de Balaguer, en 1975, le cardinal Franz König déclare que « La force de l'Opus Dei tient probablement à sa profonde spiritualité du laïc », laquelle avait été développée bien avant le Concile. Mgr Oscar Romeró, l'archevêque du Salvador, note dans son journal, à la date du 6 septembre 1979, que l'Opus Dei « est une œuvre silencieuse, d'une grande spiritualité... une mine de richesse pour l'Église tout entière, la sainteté du laïc à l'intérieur de sa profession ». Messori donne d'autres exemples.

Les querelles

Dès lors, comment rendre compte de la très vive hostilité rencontrée par l'Opus Dei de la part d'un nombre assez important de ceux qui se réclament du Concile ? Ceci vient assurément, en partie, de l'interprétation donnée aux constitutions et décrets de Vatican II. Lors du 3^e Congrès mondial d'apostolat des laïcs, tenu à Rome en 1967, une majorité prôna « une application dynamique de Vatican II, dépassant de loin la lettre des textes conciliaires... l'ordre du jour du Congrès fut dicté par le monde », le monde... tel qu'il semblait évoluer à ce moment-là (Jan-Grootaers, *Pro Mundi Vita*, 106, 1986-3). Ce que certains ont appelé « l'esprit du Concile », lequel majorait l'aspect « rupture ». A l'Opus Dei, au contraire, on a majoré l'aspect « continuité » dans la fidélité à des orientations prises bien antérieurement, on l'a vu. Ainsi, ce qui paraissait novateur aux yeux de certains, a semblé décalé, en retard, à d'autres.

Il est incontestable que « l'air du temps » change en 1975, avec le déclin des idéologies et donc des espérances placées dans le marxisme, et le réveil de la dimension contemplative, transcendente au sein du christianisme, ce que symbolisent les *Alléluia* des charismatiques sous les voûtes de la Basilique Saint-Pierre pour la Pentecôte de cette année-là. Alors que l'identité chrétienne de nombreux militants est en crise, comme le note Louis de Vaucelles dans les *Études*, l'Exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi*, du 8 décembre 1975, vient conforter ceux qui pensent qu'il n'est pas d'évangélisation sans annonce explicite. La « présence » au monde ne suffit pas. L'Opus Dei se trouve alors en phase avec les inflexions nouvelles, celles-ci suscitant par contre de fortes résistances chez de nombreux artisans de la mission des années 50-60. Loin de subir l'érosion qui frappe aussi bien l'Action catholique que de nombreuses

congrégations, l'œuvre est en pleine ascension. Elle multiplie fondations et implantations et, par là-même, les soupçons ou les critiques.

Pour les bien comprendre sans doute faut-il, une fois encore, comparer avec les Jésuites (et leurs œuvres, dont les congrégations de laïcs) dénoncés avec la frénésie que l'on sait, aussi bien à partir du milieu du XIX^e siècle qu'à nouveau à la fin des années 1820 et dans les décennies qui suivent. Mêmes accusations quant à l'influence occulte, la richesse financière, la prétention à régenter les élites, à constituer un État dans l'État, une Église parallèle, l'érection en Prélature personnelle de l'Opus Dei, en 1982, venant donner du renfort à cette dernière accusation. S'y ajoute la participation de membres de l'Opus Dei à des ministères, surtout techniques, à partir de 1957 sous le régime franquiste. Mais ici, l'interprétation peut être bien différente selon que l'on souligne, ou non, le rôle de ces ministres dans le décollage économique du pays et donc la sortie du ghetto où l'Espagne était

enfermée. Que le futur roi Juan-Carlos ait été élevé par l'Opus Dei, comme cela est souligné dans *Golias*, plaiderait d'ailleurs beaucoup plus de façon positive que négative ! A partir des mêmes faits, il peut y avoir deux lectures différentes.

Dans son désir de laver l'Opus Dei de toutes les accusations, le journaliste V. Messori n'a pas évité les maladresses, et cela dès sa (trop) longue introduction où il abat beaucoup trop vite ses cartes avec l'inconvénient de ne convaincre finalement que les convaincus. Quant aux outrances qui se trouvent dans le copieux numéro de *Golias*, elles ne peuvent avoir chez le lecteur attentif et un peu informé qu'un résultat contraire à celui qui est recherché. Une lecture sereine et distancée de l'histoire et du rôle présent de l'Opus Dei est-elle pour demain ? Ce ne sont pas les deux publications ici mentionnées qui le laissent penser. Tel est du moins le sentiment du non-spécialiste qui signe cette recension.

Gérard CHOLVY